

Interview de Georges Berthoin: la première candidature d'adhésion du Royaume-Uni aux Communautés européennes (Paris, 22 juillet 2005)

Source: Interview de Georges Berthoin / GEORGES BERTHOIN, Étienne Deschamps, prise de vue : François Fabert.- Paris: CVCE [Prod.], 22.07.2005. CVCE, Sanem (Luxembourg). - VIDEO (00:06:44, Couleur, Son original).

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/interview_de_georges_berthoin_la_premiere_candidature_d_adhesion_du_royaume_uni_aux_communautes_europeennes_paris_22_juillet_2005-fr-f4033316-0462-473e-9adc-8765f8b80fb9.html



Date de dernière mise à jour: 04/07/2016

Interview de Georges Berthoin: la première candidature d'adhésion du Royaume-Uni aux Communautés européennes (Paris, 22 juillet 2005)

[Étienne Deschamps] Dès 1961, constatant le succès de la Communauté économique européenne, les Britanniques posent, pour la première fois, leur candidature à l'adhésion. Quels étaient leurs objectifs? Quelles étaient leurs ambitions à ce moment-là?

[Georges Berthoin] Ça n'a pas été une demande d'adhésion à proprement parler. En juillet 1961, il y a eu deux phénomènes qui nous ont frappés: un, monsieur Khrouchtchev a publié un article, disant qu'il y avait des aspects positifs dans cette Communauté européenne, autrement dit, l'Union soviétique reconnaissait maintenant notre existence, etc. et dans le même mois, monsieur Macmillan, le Premier ministre britannique, demande à ouvrir les conversations – je vais vous expliquer exactement dans quel esprit. Donc, pour nous, ça a été, si je puis dire, une consécration: deux pays aussi réalistes et aussi importants reconnaissent notre existence. Donc, on avait des signes de réussite. Alors, Macmillan, au début... Macmillan était personnellement européen. Il avait été, et il l'a souvent dit, frappé par les expériences de la guerre. Sa génération... il a joué un rôle important dans la Deuxième Guerre mondiale et il a compris qu'il fallait sortir de cette espèce de malédiction historique permanente. Donc, il était européen, il avait une conviction personnelle. C'était un conservateur de gauche, si je puis dire, et il a vu ce que nous étions en train de réaliser, donc, il avait un préjugé favorable, mais il était quand même le Premier ministre britannique et donc il vivait cette ambiguïté. Alors, en 1961, il a fait une déclaration, fin juillet, juste avant les vacances parlementaires pour ne pas trop remuer de suspicions et d'inquiétudes. Et en fait, il a proposé d'ouvrir des négociations pour voir si les conditions qui auraient permis une négociation pour une entrée éventuelle de la Grande-Bretagne pouvaient être réunies. Voilà! Alors, il y a eu un petit incident assez cocasse qui nous a éclairés sur les vraies intentions. Il y a eu deux choses: d'abord, il y a eu le débat à la Chambre des communes et le Premier ministre Macmillan a pris beaucoup de précautions et, à un moment donné, Michael Foot, qui était dans l'opposition travailliste a dit: «Si je comprends bien le Premier ministre, il met des conditions telles que nous voulons rejoindre une équipe de football à condition qu'elle change de telle sorte que finalement ce sera une équipe de cricket». Ça a porté cette image-là. Et alors, il y a eu une autre chose, c'est qu'un jour j'ai dîné à la campagne, chez des amis et il y avait à côté de moi une jeune fille, qui était charmante, qui avait dix-neuf ans. Je ne savais pas de quoi parler avec elle, aucun sujet, et je lui ai demandé: «Quand vous dansez, est-ce que... –j'ai raconté cette histoire dans un film de la BBC et ça a été censuré par la BBC – quand vous dansez, est-ce que vous préférez que l'homme parle ou ne parle pas?» À ce moment-là, j'ai eu droit à toute une série de commentaires, elle m'a dit: «Vous savez avec qui je dansais il y a deux jours? Avec le Premier ministre.» «Ah, j'ai dit, tiens. Alors monsieur Macmillan, il parle ou il parle pas?» Alors elle m'a dit: « J'étais très intimidée», mais comme beaucoup de jeunes filles, vous savez, qui rencontrent des messieurs qui sont très sérieux, elle regarde la première page du journal et elle voit les titres. Et puis, alors, elle utilise le titre et puis le monsieur parle pendant une heure et elle est tranquille, etc. Alors, tous les titres des journaux étaient sur le Marché commun. Alors, elle lui dit: «Monsieur le Premier ministre, qu'est-ce que c'est que ce Marché commun? C'est terrible, qu'est-ce qu'on va faire avec ça?» Et alors, elle dit: «À ce moment-là, il m'a serrée très fort et il m'a dit – alors, je le dis en anglais – *Don't worry, my dear, we shall embrace them destructively.*» Alors, ce mot «destructively» m'avait frappé et elle m'a dit: «Vous ne trouvez pas ça amusant?». J'ai dit que c'était follement amusant et j'ai envoyé une lettre à Hallstein et à Monnet, aux adresses personnelles parce que par la bureaucratie on ne sait jamais où les choses vont. Alors, j'ai raconté l'histoire il y a quelques années au professeur Rieben, mais à force de raconter l'histoire, je me demandais: «Est-ce que, finalement, ma mémoire ne m'a pas fait construire quelque chose d'artificiel?» et pendant qu'on parlait, une secrétaire est allée et elle a trouvé la lettre et elle m'a montré la lettre que j'avais envoyée à Monnet, dans laquelle il y avait ce mot: «destructively». Et alors, la réflexion de Michael Foot comme ce mot *destructively* a coloré dans l'esprit d'Hallstein et Monnet toute une série de perceptions que nous avons eues des démarches britanniques. Alors, je comprends très bien que le film anglais ait coupé ça, mais je raconte l'histoire pour deux raisons: d'abord, parce que c'est au cours de conversations quelques fois qui ont l'air tout à fait innocentes qu'on apprend quelque chose, vous savez l'élément du puzzle qui manque, mais ça c'était la confirmation; et d'autre part, et ça a été confirmé ensuite par les mémoires de Macmillan, que j'ai lues, c'est que le gouvernement britannique avait l'espoir que les négociations amèneraient à changer les structures de la Communauté économique européenne, beaucoup plus qu'Euratom. Comme vous savez, Euratom était, à l'époque de Messine, l'élément important, mais le Marché commun puis le plan

Beyen étaient devenus plus importants. Donc, ils n'avaient pas perdu l'espoir de changer les règles du jeu. Ce qui fait que les négociations ont été compliquées, ambiguës, frustrantes et de Gaulle – j'ai une thèse qui n'est pas la thèse, d'ailleurs, des historiens –, de Gaulle, à mon avis, a utilisé les faiblesses de la négociation et les impossibilités de la négociation – ça on peut en parler après si vous voulez – pour imposer un veto qui était sans danger, parce que la négociation en fait avait échoué. Mais il a imposé ce veto afin d'envoyer un signal très fort à Londres pour dire: «La porte de l'Europe, ce n'est pas à Bruxelles, c'est à Paris.».